

Trans-mission : La Centrale 1996 : *Transmission de l'héritage des femmes en arts visuels*

Jacqueline Bouchard

Volume 9, numéro 2, 1996

Les âges de la vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057898ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057898ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, J. (1996). Compte rendu de [Trans-mission : La Centrale 1996 : *Transmission de l'héritage des femmes en arts visuels*]. *Recherches féministes*, 9(2), 167–169. <https://doi.org/10.7202/057898ar>

religions témoigne surtout de la réflexion et de l'engagement dans les études féministes de la religion d'une femme, Denise Veillette, qui fait ainsi le point sur 30 ans de recherche. Hommage lui soit rendu pour cela!

Louise Melançon
Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie
Université de Sherbrooke

Trans-mission: *La Centrale*, 1996. *Transmission de l'héritage des femmes en arts visuels*. Montréal, La Centrale, Les Éditions du remue-ménage, 1996, 147 p.

Le titre de cette publication fait référence à un événement multidisciplinaire présenté par La Centrale en 1996. Fondée en 1973, La Centrale est un centre d'artistes voué à la diffusion de l'art des femmes. Au printemps 1996, outre l'édition de *Trans-mission*, une exposition collective était organisée à La Centrale du 12 avril au 26 mai et un colloque se tenait le 14 avril au cinéma ONF. Le document qui nous intéresse est un genre de catalogue divisé en deux volets : d'abord des *essais* [sic] et des œuvres d'artistes sur le thème de la transmission, puis des textes critiques et d'auteurs à propos de la programmation 1995-1996 de La Centrale.

Pour ce qui est du concept, Danièle Racine et Rose-Marie Arbour en précisent le choix au début de l'ouvrage : la problématique de la transmission s'inscrit, en 1996, dans la démarche réflexive que poursuit La Centrale sur l'art des femmes et qui avait donné lieu, lors du seizième anniversaire de sa fondation, en 1990, à l'édition de *Instabili: la question du sujet*. Aujourd'hui, c'est la question de la transmission d'un espace féminin en art qui rassemble essais et projets d'artistes à l'intérieur de cette dernière publication qui veut être un lieu d'exploration du féminisme actuel.

Danièle Racine contextualise le sujet en expliquant combien l'atomisation de notre société rend et devrait rendre de plus en plus difficile la transmission du savoir. Le désengagement actuellement irréversible de l'État, associé à la dissolution progressive des regroupements solidaires, met cette transmission en péril. Toutefois, comme groupe social immédiatement touché par cette précarité socio-économique, les femmes demeurent très sensibles à la force d'un pouvoir collectif.

Rose-Marie Arbour trace efficacement un bref historique de La Centrale, balisé de façon appropriée par les épisodes marquants de l'histoire de l'art des femmes. Elle signale que, si c'est à l'impérieuse condition d'une transmission des acquis que peut se constituer un patrimoine artistique, «ce patrimoine, en tant que tradition et objet de transmission, fait surgir son antithèse: l'invention» (p. 15). L'antithèse trouve cependant un lieu de résolution originale dans l'art féministe postmoderne qui s'est précisément nourri, gorgé et gonflé de *traditions* féminines, socioculturelles et politiques, pour se tailler un territoire à partir d'une culture résolument féminine constituée de valeurs historiques jusque-là occultées et non réclamées. Les artistes féministes des années 60 étaient en cela des pionnières. L'historicisation judicieuse de leur pratique a certes permis d'ancrer solidement cette dernière dans le social. Mais ce contexte social particulier s'est depuis effrité: c'était celui des grands rassemblements idéologiques, des projets sociopolitiques mobilisateurs. En ce cas, se demande l'auteure, une œuvre issue

d'une telle conjoncture ne risque-t-elle pas de disparaître avec elle? La réponse, pour un art des femmes, dit-elle, se trouve dans l'innovation, à l'instar de ce qui s'est fait au cours des années 60 et 70. Mais surtout, les femmes artistes doivent participer aux grands débats de l'heure, par exemple l'accès au travail et l'utilisation des nouvelles technologies en art : «La Centrale [...] ne peut faire l'économie d'une réflexion en profondeur qui déborde celle élaborée au cours du dernier quart de siècle sur les questions d'exclusion et de marginalisation des femmes, la spécificité de leur expérience, l'identité féminine» (p. 17).

Les analyses de Racine et d'Arbour sont fort intéressantes, tant du point de vue de leur clarté et de leur acuité que de leur signifiante par rapport au contenu de la publication. À la lecture de celle-ci, on comprend que l'art féministe en 1996 s'éclaire aux nouvelles technologies et s'occupe de l'investigation critique de l'espace (privé et social). C'est du moins l'orientation envisagée par Rose-Marie Arbour et confirmée par la programmation de La Centrale.

On pourrait dire que, parmi les projets présentés dans la seconde partie de la publication, cinq sur neuf s'inspirent ou font en effet usage de médias électroniques. Parmi les dix artistes sélectionnées pour la programmation, une seule n'utilise pas ces médias, ni la photographie non plus que la reprographie. Du point de vue formel, c'est bien dire que La Centrale encourage le développement de moyens d'expression non traditionnels ou les tentatives pour renouveler des moyens traditionnels.

L'œuvre multidisciplinaire d'Ingrid Bachman et de Barbara Layne offre, à cet égard, un excellent exemple. En traduisant les informations d'un sismographe dans le langage d'un métier à tisser, en passant par l'intermédiaire d'un logiciel interprète adapté à cet usage, ces artistes veulent attirer l'attention sur la distorsion qui surgit d'un dialogue entre la machine et l'être humain. Les fonctions du métier à tisser, fusionnées à celles du sismographe, en arrivent à inscrire l'écart et à mesurer la différence entre le travail manuel et mécanique, voire électronique, comparaison de laquelle le travail humain ne ressort pas indemne. Sur un autre plan, Bachman et Layne ont pour objectifs «d'expérimenter de nouvelles techniques assistées par ordinateur et [d'] innover en combinant technique ancienne et technologie de pointe» ou également de «présenter la technologie numérique à un nouveau public diversifié» (p. 125). Ainsi, comme l'indique Rose-Marie Arbour dans son texte d'introduction, l'utilisation des nouvelles technologies tend à dissoudre la frontière entre art et non-art, entre art et communication, tout en reposant la question de la relation artiste-œuvre-public.

D'autres artistes explorent l'espace privé (Lynn Hershman, Johanne Gagnon, Victoria Bernie), public (Élaine Frigon), corporel et social (Sylvie Bélanger, Christine Major) ou historicoculturel (Frances Robson, Eshrat Erfanian). Ce découpage très sommaire ne rend pas compte, bien sûr, de la polysémie des œuvres et des différents niveaux de lecture. Mais il permet d'esquisser un axe d'exploration spatiale qui serait avant tout horizontal et social, marqué par une dialectique du privé et du public, de la personne qui est regardée et de celle qui regarde, de l'acteur et de l'actrice de même que du spectateur et de la spectatrice. Plus largement, c'est une tentative de communication qui est à l'œuvre ici, une communication qui tantôt fait intrusion et qui tantôt avorte.

Quoi qu'il en soit, avec *Trans-mission*, La Centrale offre à ses lectrices et lecteurs suffisamment de matière pour analyser et questionner leurs propres

analyses. Mentionnons que la première partie de ce catalogue-essai a aussi le mérite de présenter, outre les textes de Racine et d'Arbour, d'autres textes qui reformulent en termes plus inquiets et différents, dirions-nous, les enjeux ciblés par les deux premières.

Jacqueline Bouchard
Artiste et anthropologue
Québec

Helena Hirata et Danièle Senotier : *Femmes et partage du travail*. Paris, Syros, 1996, 281 p.

Le partage du travail est souvent présenté comme une solution séduisante et noble pour combattre le chômage. Nous travaillons moins pour que tous et toutes puissent travailler. Dans une ère où le travail devient de plus en plus rare, cette stratégie en question, dite de lutte contre le chômage, revient à la mode en pleine force. Au Québec, par exemple, le gouvernement souhaite l'utiliser comme moyen pour réduire le chômage, et cela, avec le consentement des syndicats. Cependant, lorsque la stratégie est analysée en termes de rapports sociaux de sexe, comme on le fait dans l'ouvrage d'Hirata et Senotier, elle perd toute sa magie et révèle ses conséquences néfastes pour les travailleuses.

Une lecture sexuée du partage du travail ajoute une dimension fondamentale à ce débat qui, jusqu'à présent, a été conduit de façon asexuée. Il est toujours important de rappeler que «la division sexuelle existante interpelle fortement toute proposition de partage du travail» (p. 11). En fait, les différentes formes de partage du travail : la retraite anticipée, la réduction du temps de travail sur une base collective ou individuelle, le temps partiel, les horaires réduits, etc., affectent d'une manière inégale les travailleuses, et cela est bien démontré dans ce livre.

Ce qui m'a plu dans *Femmes et partage du travail*, c'est le caractère cosmopolite avec lequel le débat sur le partage du temps de travail est présenté. Un vrai tour de monde se dessine à travers les différentes formes de la gestion du temps qui sont analysées d'une manière claire, et en tenant toujours compte des rapports sociaux de sexe. C'est une œuvre multidisciplinaire qui rassemble les analyses de sociologues, économistes, historiens, anthropologues, politologues de différentes nationalités.

Le livre s'organise en trois parties bien équilibrées et bien structurées. Dans la première partie, «Partage du travail, partage du temps et rapports sociaux de sexe», sont regroupés cinq textes qui traitent la question d'un point de vue théorique et qui font ressortir les dimensions de genre, de classe et d'âge présentes dans le partage du travail. Il est dommage que la variable «race/ethnie» n'ait pas été prise en considération dans les analyses. Cependant, deux points extrêmement intéressants ont été soulevés dans cette partie à savoir : les effets du partage du travail sur les rapports sociaux de sexe «hors travail» et le partage du travail domestique et ses relations par rapport au partage du travail rémunéré.

Dans la deuxième partie, on trouve cinq textes qui illustrent les «expériences françaises» sur le partage du travail. Le texte de Jacques Kergoat permet de se situer sur le plan historique : «D'où viennent, et où commencent les débats sur la réduction du temps de travail»? Il fait ressortir l'importance des